

ERIK AXL SUND

Une vie de poupée

MÉLANCOLIE GRISE



actes noirs

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

PERSONA. LES VISAGES DE VICTORIA BERGMAN 1, Actes Sud, 2013 ; Babel noir n° 117.

TRAUMA. LES VISAGES DE VICTORIA BERGMAN 2, Actes Sud, 2014 ; Babel noir n° 132.

CATHARSIS. LES VISAGES DE VICTORIA BERGMAN 3, Actes Sud, 2014 ; Babel noir n° 142.

LES CORPS DE VERRE. MÉLANCOLIE NOIRE, Actes Sud, 2015 ; Babel noir n° 189.

Titre original :

Dockliv

Éditeur original :

Ordfront Förlag, Stockholm

© Erik Axl Sund, 2014

Illustration de couverture : © Aykut Aydoğdu

© ACTES SUD, 2021
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-14533-0

ERIK AXL SUND

Une vie de poupée

MÉLANCOLIE GRISE

roman traduit du suédois
par Rémi Cassaigne

ACTES SUD

*Tous innocents, personne sans faute.
Au milieu de la piste du cirque, on torture l'ours.*

LE MÊME CIEL ICI
Vers le nord

Le train traverse d'abord un tunnel, puis débouche sur le plus long pont qu'elle ait jamais vu. Ça sent le café dans la gare de Malmö, presque tous ceux qu'elle voit tiennent un gobelet en carton fumant. Toute la Suède sent le café, au bureau d'immigration et dans le bus qui la conduit vers le nord.

Au début, ça ressemble à l'Allemagne, tout est brun, des champs, des collines et des bosquets d'arbres nus, mais ensuite ça devient plus boisé, plus rocheux, plus blanc et plus vert.

Le chauffeur parle tout le temps dans son téléphone et lance de nouvelles directives dans les haut-parleurs avant que le bus ne s'arrête dans un endroit appelé Lidköping. D'après le dictionnaire suédois, le nom de cette ville signifie à peu près Suffertown en anglais, Souffreville. Le chauffeur dit qu'elle est située au bord du plus grand lac du pays, mais on dirait plutôt la mer, car on n'aperçoit pas l'autre rive. La surface est gelée, et il fait nuit, alors que c'est seulement l'après-midi. La lune éclaire la neige, l'obscurité est irréaliste, comme dans un rêve, et c'est peut-être un rêve.

Elle s'endort avant Stockholm, qu'elle aurait bien voulu voir, et ne se réveille qu'une fois la ville traversée. En regardant par la fenêtre, elle croit rêver encore, car les arbres le long de l'autoroute recouverte de neige à présent fondue et grise ressemblent à des brocolis.

Une fois à Borlänge, elle doit rester dans le bus, elle n'est qu'un nom sur un papier et ils ne savent même pas dans quelle catégorie la mettre, pour le moment elle est isolée, mais son père est peut-être déjà arrivé, sauf qu'ils ne retrouvent son nom sur aucune liste.

Le bus continue vers le nord, il fait de plus en plus froid et les routes sont de pire en pire, mais la nature plus belle et la nuit

encore plus noire, et elle se dit que c'est étrange que ce soit le même ciel qu'à la maison. Et c'est la même eau, puisque toute l'eau sur Terre communique, une seule eau où se noyer et un seul ciel où monter quand on est mort.

La nuit au-dessus des montagnes bleu sombre s'irise soudain d'un vert fantomatique et le bus s'arrête, le chauffeur dit que ça s'appelle une aurore boréale et que c'est assez habituel par ici. Et ce n'est pas seulement vert, mais aussi jaune, bleu et violet, ça balaie le ciel, change de forme, comme une méduse qui se contracte et se déploie sous l'eau, comme la lourde respiration d'un dieu empoisonné. Comment quelque chose d'aussi beau peut-il être habituel ? Est-ce que ça finit par être un décor insignifiant quand on le voit presque toutes les nuits ?

Les sept baraques de chantier à l'extérieur de Brücke appartiennent à un type en survêtement qui ramasse l'argent et les réfugiés mineurs isolés, trente jeunes entre douze et dix-sept ans, dont vingt-huit sont des garçons. Tous ne sont pas tarés, mais six ou sept le sont, comme toujours. Entre dix et vingt pour cent des gens n'ont pas seulement la cervelle dérangée, ils en sont fiers. Ils se glissent chez elle pendant la nuit et, quand un type essaye de lui baisser la culotte, elle lui envoie un coup de pied en plein visage. Il dit qu'il va la dénoncer à la police, mais aucun policier ne vient jamais, car ils sont trois pour une zone grande comme la Belgique.

Si on lui accorde l'asile, elle sera placée dans une famille d'accueil jusqu'à sa majorité. Mais les papiers tardent, rien ne se passe pendant six mois, le soleil lèche toute la neige sur les montagnes et l'été arrive sur ce pays de rêve. Que le soleil se lève en pleine nuit et que sa peau se boursofle de milliards de piqûres de moustiques, elle peut le supporter. Elle a plus de mal avec la solitude. Ça la rend folle.

Blottis-toi dans ton lit givré d'aiguilles de sapin, petite fille noire, si noire au-dehors et à l'intérieur, si froide et gelée que le noir t'engloutit tout entière. Tu es une putain et une meurtrière.

C'EST TOUJOURS UN HOMME

Route 222

La mort n'est ni noire comme la nuit éternelle, ni blanche comme la lumière au bout du tunnel, elle est gris métallisé, fabriquée en Allemagne et adaptée à la libre vitesse.

Une nappe de neige flotte au-dessus de la voie rapide de Värmdö, comme si les flocons s'étaient figés en l'air. La voiture traverse la masse blanche et, en passant devant Nacka Forum, le compteur indique cent cinquante kilomètres-heure.

Une trentaine de mètres derrière, une autre voiture roule à la même allure. C'est une Toyota Prius rouge, une hybride dont le modèle sera rappelé par son constructeur quelques années plus tard en raison d'un problème de freinage ayant causé plusieurs accidents mortels. Dans la courbe au niveau de la baie de Svindersvik, la Toyota dérape et heurte la glissière de sécurité dans une pluie d'étincelles.

La voiture gris métallisé accélère encore. Cent soixante kilomètres à l'heure, et les deux filles se sourient.

Mercy serre plus fort le volant.

Nova écarte les cheveux de son front et allume une cigarette.

Le vent hurle dans la voiture quand elle baisse la vitre.

— Tu as vu ? On s'est débarrassées de lui.

— Lui ? Comment sais-tu que c'est un homme ?

— C'est toujours un homme.”

À l'échangeur où la voie rapide de Värmdö rejoint Värmdövägen, l'aiguille du compteur tremble sur cent quatre-vingts. Elles ne savent pas que la police a envoyé deux voitures qui les attendent à la gare d'Henriksdal, prêtes à tenter de les stopper en déployant une herse sur la chaussée.

“Quatre-vingt-dix pour cent des meurtres et quatre-vingt-dix-neuf pour cent des viols sont commis par des hommes, dit Nova. Et sur cent pédophiles, il n’y a que deux femmes.

— Et ils aiment faire souffrir les animaux... glisse Mercy.

— Sur mille personnes qui aiment baiser avec d’autres espèces...” Nova rit. “Par exemple des vaches, des chèvres, des chiots ou de petits poussins sans défense...”

— ... neuf cent quatre-vingt-dix-neuf sont des hommes, et la seule femme qui accepte de se faire enfler par une bite de cheval a été initiée et dressée à ça par un homme.

— Ils ont inventé les viols en réunion, les bombes atomiques et les chaises électriques.

— Mais qu’est-ce qui leur a donc pris ?

— Ils ont tellement confiance en eux. Ils savent tout sur tout. Mais au fond, ils ne sont qu’une grosse erreur, un raté de l’évolution.

— Oui, la seule chose positive chez eux, c’est que, on va dire un milliard de fois par jour, ils se tabassent ou se démolissent. Pourquoi ont-ils seulement le droit de vote ?

— Chaque fois que naît un homme naît un potentiel cannibale ou pédophile. Dès la naissance, il faudrait qu’ils n’aient aucun droit...”

Nova et Mercy ne se connaissent pas depuis longtemps, mais leur amitié est devenue si étroite qu’elles semblent parfois n’être qu’une seule et même personne.

“Pour avoir ne serait-ce que le droit de parler, tous les mecs devraient passer un test pour prouver que ce qu’ils disent est plus intéressant que tout ce qui a déjà été dit par toutes les nanas du monde entier depuis la nuit des temps.”

Elles ne voient pas les lumières qui clignotent au loin, devant le pont de Danvik.

Elles ne voient pas non plus la herse à clous.

Le sourire de Mercy disparaît soudain.

“Tuer dix hommes choisis au hasard, c’est empêcher quarante-huit actes violents, dit-elle. Dont des meurtres et des abus sexuels sur enfants. Tous les hommes devraient, dès l’instinct de leur naissance, être encouragés au suicide.

— Mon vrai père s’est suicidé, rappelle Nova.

— Tous, à part ton père et le mien, devraient se suicider.
— Oui... Tous, sauf eux.”

Deux cents kilomètres à l’heure à travers la neige immobile, deux cents mètres jusqu’au pont basculant de Danvik. Elles ne savent pas qu’un policier a ordonné au gardien du pont de le lever pour stopper leur course effrénée.

“Je suis bien avec toi, dit Mercy. Avec toi, je me sens affamée.”

Voici Nova et Mercy.

Nova voit une pièce d’un appartement froid de Fisksätra où ça sent toujours l’alcool et Mercy une petite maison où il fait chaud, avec un papa, une maman et deux petits frères dodus.

Elles voient tous les chemins qui les ont emportées loin de là.

Qui les ont conduites jusqu’ici. Jusqu’à ce dernier trajet.

Jusqu’à la fin.

Elles roulent, c’est tout.

La voiture gris métallisé de fabrication allemande appartient à Sven-Olof Pontén, un homme de quarante-cinq ans, domicilié à Stocksund, PDG d’une entreprise au chiffre d’affaires de quatre-vingts millions. Quelques jours plus tôt, il s’est arrêté devant une station-service de Knivsta pour ouvrir sa portière à une fille noire nommée Mercy, âgée de seize ans.

Il lui a donné un billet de cinq cents et a déboutonné son pantalon tout en la traitant de sale pute noire et en lui ordonnant de se déshabiller. À vingt mètres de là, un employé encaissait un client qui venait de faire le plein.

Quand Sven-Olof Pontén en a eu fini avec elle, elle a vomi. Chocolat au lait et restes d’un sandwich au fromage. Sven-Olof Pontén l’a giflée en criant qu’elle lui avait salopé sa voiture, la conne, putain de raclure de merde.

Puis son téléphone a sonné. Sa femme.

Il a reboutonné son pantalon avant de répondre. D’une voix douce, il lui a dit qu’il rentrait, plus qu’une affaire à régler, une visite rapide chez un client important.

Il est descendu de voiture au moment où le caissier de la station-service imprimait un reçu pour un hot-dog et un coca. Mercy a entendu Sven-Olof dire à sa femme qu’il l’aimait et qu’elle lui manquait.

Puis bisou-bisou et, quand il s'est retourné pour regagner sa voiture, elle a démarré.

Bisou-bisou. Va te faire foutre, espèce de salaud.

CERTAINS HOMMES

Mélancolie grise

L'automne avait été doux à Stockholm, pluvieux et venteux, avec quelques journées dégagées d'été indien. La plupart du temps gris et repoussant. Usant pour le corps et l'âme.

Sven-Olof Pontén était devant son ordinateur, chez lui, dans son pavillon de Stocksund. Il venait de se déconnecter, avait remonté sa braguette et boutonné son pantalon.

À la fenêtre, le vent sifflait dans les cerisiers malingres qu'il avait plantés cinq ans plus tôt. L'automne secouait les fines branches, celles qu'avaient délaissées les chevreuils.

Il la travaillait au corps depuis des mois : la fille avec qui il venait de chatter avait enfin accepté de le rencontrer. Ce soir même. Ce qui l'avait incité à se soulager un peu. Il roula l'esuie-tout en boule et l'envoya dans la corbeille.

Il ne lui restait plus qu'à apaiser sa mauvaise conscience.

Il saisit son trousseau de clés et ouvrit le tiroir du bas. De temps en temps, pris de paranoïa, il s'imaginait que sa femme ou sa fille avaient mis la main sur ses clés et avaient regardé ce qu'il y cachait. Mais Åsa et Alice savaient à quoi s'en tenir. Même si à peu près tout avait tourné de travers dans sa famille, elles gardaient encore un certain respect pour lui.

Dans le tiroir s'empilaient une vingtaine de pochettes en plastique qu'il sortait régulièrement pour se rappeler qu'au fond il n'était pas si dérangé que ça. Sven-Olof Pontén, originaire de Vitvattnet, dans la province de Jämtland.

Il n'était pas malade mental. Sa famille était constituée de personnes normales.

Les vrais malades étaient dans ces pochettes qu'il conservait dans ce tiroir.

Elles contenaient des articles de journaux, des procès-verbaux d'enquêtes préliminaires et, dans certains cas, des analyses de scènes de crime trouvées sur internet. Un échantillonnage des perversions humaines, des dossiers concernant dix-neuf hommes et une femme.

Une des pochettes était marquée ARMIN MEIWES. Il regarda les photos et parcourut les textes qu'à la longue il connaissait presque par cœur.

Armin Meiwes. Un Allemand, ancien militaire de carrière qui avait fait savoir par petite annonce sur internet qu'il recherchait quelqu'un qui accepterait de se laisser tuer et manger. Un ingénieur en informatique, Bernd Jürgen Armando Brandes, avait répondu, car cela se trouvait correspondre à son rêve le plus cher.

Un haut-le-cœur le prit, accompagné d'un renvoi qui lui emplit la bouche. Sven-Olof Pontén se força à supporter quelques minutes ses fantasmes autour de l'innommable.

Tandis qu'il fermait les yeux en imaginant le repas dans une cuisine de Rotenburg, en Allemagne, sa langue jouait sur son palais et l'intérieur de ses dents. Un reste de viande s'était coincé entre deux incisives. Il le détacha du bout de la langue et le cracha.

Sven-Olof Pontén était seul à la maison, il pouvait être lui-même sans avoir honte.

Et ça lui plaisait.

D'être dispensé d'avoir honte.

Il sentit ses doigts, les yeux toujours fermés, et constata qu'ils pouaient l'ail. Il en avait haché quelques heures plus tôt pour l'ajouter à la préparation du filet de bœuf. Åsa tranchait des concombres et des tomates à côté tandis qu'ils parlaient de leur fille bien-aimée, Alice, qui n'habitait pas avec eux pour le moment, mais qui allait bientôt se réinstaller à la maison.

Après le repas, Åsa était sortie en ville voir un film avec une amie, et il était allé s'enfermer dans son bureau.

Armin Meiwes s'était détendu après le dîner en lisant des livres de science-fiction, tandis que l'ingénieur en informatique

se vidait de son sang dans la salle de bains. Sven-Olof imaginait l'odeur douceâtre et le faible glouglou dans l'évacuation de la baignoire.

Il finit par ouvrir les yeux.

Certains hommes, d'un commun accord, se mangent mutuellement les organes sexuels, songea-t-il.

Comparé à eux, il n'y a pas de quoi s'exciter sur mon cas.

Il inspira à fond. Il arrivait à nouveau à respirer de l'air frais. Il sourit, rassembla ses papiers et remit les dossiers dans le tiroir.

Dans une heure, la fille avec qui il avait chatté l'attendrait en bas d'un immeuble de Bergshamra. Pas loin du tout, de l'autre côté du détroit de Stocksund, mais c'était pourtant une autre planète.

Elle s'appelait Tara et il savait pourquoi elle avait fini par accepter une rencontre.

Sa famille était religieuse, elle voulait se rebeller. Leur montrer que son corps lui appartenait, que Dieu ne décidait pas à sa place ce qu'elle en faisait.

Il avait lui aussi éprouvé quelque chose d'analogue au début de son adolescence. S'était révolté contre Jésus, père, mère et toute la paroisse. Il avait picolé, baisé et écouté de la musique interdite.

Tara et lui avaient des expériences communes et un bon sujet de conversation. Ils n'étaient pas si différents et, même s'il avait quarante-cinq ans, nettement plus que ce qu'il avait dit, et elle quinze, ils allaient sans doute bien s'entendre.

Il n'était pas un boucher comme Armin Meiwes.

Sven-Olof Pontén traitait bien ses filles, pourvu qu'elles lui montrent le respect qui lui était dû.

Dehors, le vent redoubla : l'hiver arrivait.

PREMIER JOUR

Novembre 2012

UN RÉCIT AUX INNOMBRABLES
EXPLICATIONS INCONNUES

Bergshamra

Le corps de la fille était étendu sur le dos, sur un rocher plat en granit lisse, au pied d'un immeuble de six étages à Bergshamra. Il avait été découvert juste après minuit par un chauffeur de taxi qui faisait une pause cigarette entre deux courses. Il l'avait d'abord pris pour un mannequin. Bien trop légèrement vêtu pour la saison, avec des membres fins, presque blancs, tordus dans des positions qui n'étaient pas naturelles.

Mais en s'approchant, il avait vu le sang.

Il s'était alors malheureusement mis à pleuvoir, et le gros du sang avait été rincé de la surface de la pierre. Il n'était plus possible d'y relever d'éventuelles empreintes, comme des marques de chaussures.

À minuit et demi, une mère célibataire regardait par la fenêtre de sa cuisine, au quatrième étage de l'immeuble. Les gyrophares bleus de la police créaient des motifs froids et irréguliers sur les arbres du bosquet en face et jusqu'à l'intérieur des appartements. La lumière clignotante animait les dessins de ses enfants sur la porte du réfrigérateur. Oui, ils semblaient presque vivants : des têtes sur pattes s'y promenaient à côté de pommes de pin et de feuilles bâclées à la gouache.

Elle frotta ses yeux ensommeillés en se demandant qui était à terre sous la bâche en plastique et ce qui s'était passé. La hantise qu'un de ses garçons tombe du balcon et atterrisse sur cet impitoyable rocher l'habitait depuis le premier jour de leur installation dans l'immeuble.

Elle tira les rideaux et alla les voir. Ils dormaient tous les deux paisiblement dans leurs lits. Elle se glissa auprès du cadet.

Avant de s'endormir, elle remarqua que les éclats de voix dans l'appartement du dessus s'étaient tus.

À 1 heure du matin, le travail de la police avait commencé pour de bon. Une ambulance était garée à côté de la ru-balise bleu et blanc, mais les deux infirmiers étaient désœuvrés.

La fille était morte, il n'y avait plus rien à faire pour eux.

Parmi les policiers, Yrsa Helgadóttir, fraîche émoulue de l'École de police, n'avait encore jamais vu de cadavre. Elle faisait au mieux son travail, mais avait malgré tout l'impression d'être dans le public. Comme si elle voyait tout ça à la télévision.

Schwarz s'approcha d'elle. "Regarde et apprends", dit-il en lui montrant les quatre techniciens en combinaisons bleues, dont une grande femme noire.

"Emilia ressemble plus à une basketteuse de la NBA, dit-il, mais c'est la meilleure technicienne avec qui j'ai travaillé.

— Tu veux dire du WNBA ?

— Hein ?

— L'équipe féminine", expliqua Yrsa.

Elle pinaillait avec son collègue : peut-être ces taquinerries auraient-elles la vertu de dénouer la boule qu'elle avait au ventre ?

L'équipe technique venait de terminer sa première mission : sécuriser un accès de deux mètres de large jusqu'à la victime et sur la zone autour du corps, pour que le légiste puisse facilement s'en approcher sans laisser de traces.

Ce dernier, qui s'était jusqu'alors tenu à l'écart avec un sandwich et un thermos de café, sortit de sa voiture. "Là, c'est Ivo Andrić, de l'institut médico-légal, dit Schwarz. Si Emilia aime le basket, Andrić, c'est plutôt le baseball."

Une casquette de baseball s'accorde mal avec une charlotte en plastique et un masque chirurgical. Chez le légiste, bien au contraire, cette combinaison avait quelque chose d'évident.

Schwarz lui donna le feu vert pour un premier examen de la victime, et Andrić coiffa une lampe frontale par-dessus

sa casquette avant d'avancer doucement vers le corps, pas à pas.

À intervalles réguliers, il s'arrêtait pour regarder autour de lui et, lorsqu'il tendit soudain le bras, la paume de la main tournée vers le haut, Yrsa se demanda ce qui se passait. Un signe ? Avait-il trouvé quelque chose ?

Andrić baissa son masque. "Il a cessé de pleuvoir", dit-il en lui souriant.

Sa boule au ventre s'allégea un peu.

Yrsa leva le regard vers le ciel gris acier, plissa les yeux et rêva un instant qu'elle était loin d'ici. Dans un endroit chaud. Simple et généreux.

Mais pour l'heure elle était là, à sa place.

Les techniciens progressaient vers le corps par cercles concentriques. Un travail ingrat qui pouvait prendre des heures, plus longtemps encore s'ils trouvaient quelque chose d'intéressant. Emilia photographiait tout à la ronde. Le flash de son appareil éclairait comme un stroboscope la troupe de ceux qui grouillaient tout autour dans le noir avec des lampes frontales.

"Ici !" lança soudain l'un des techniciens qui se redressa en montrant le sol.

Une petite zone où poussait un décimètre d'herbe dans une fissure du rocher plat. L'objet fut photographié sur place avant que le technicien ne le ramasse.

Même de loin, il était facile de voir ce que c'était : un téléphone portable Android. Sous scellé, Emilia le porta aussitôt à la voiture de l'équipe technique.

À 1 h 45, le légiste était parvenu jusqu'au corps. Il en fit un examen approfondi sous la petite tente en plastique, puis sortit un dictaphone, l'approcha de sa bouche et enregistra quelque chose d'inaudible. Quelques minutes plus tard, il fit signe aux autres qu'ils pouvaient approcher.

Tandis qu'Yrsa marchait deux pas derrière Schwarz et les deux autres policiers, plus expérimentés, elle essaya de se rappeler ce qu'elle avait appris pendant sa formation.

Ne pas chercher ce à quoi on s'attend, mais ce qui diffère. Ce qui peut être la chose la plus naturelle du monde, mais en même temps la plus difficile.

Une fille est morte.

Une fille, peut-être une sœur ou une cousine, froide sous cette tente. Sans qu'on sache encore l'expliquer.

Une semblable, une amie, une camarade de classe dont la mort n'est encore qu'une vague théorie en marge du champ visuel des policiers qui enquêtent sur l'événement. La fille, le corps, bref la victime ne sont encore qu'un récit aux innombrables explications inconnues.

Yrsa fait lentement les derniers pas jusqu'au corps. Promène son regard sur la fille.

Au jugé, entre quatorze et seize ans. Légèrement vêtue d'une robe rouge sans manches, comme si elle allait ou revenait d'une fête. Pas de veste, la fête devait se dérouler dans les environs.

Un collier simple avec une croix en pendentif s'est emmêlé à ses cheveux sombres bouclés. Son teint est pâle, mais elle est d'origine étrangère. Probablement du Moyen-Orient.

L'avant-bras droit est dressé, l'épaule gauche semble enfoncée. Les jambes et les bras nus paraissent désarticulés.

Elle n'est pas sans rappeler un mannequin, comme le chauffeur de taxi l'a dit en donnant l'alerte.

Deux yeux fixés dans le vide.

Figés dans un instant d'angoisse.

La bouche entrouverte, les lèvres virant au bleu et, sous le nez, des restes de sang que la pluie n'a pas réussi à rincer.

Premier cadavre, ça, c'est fait, se dit Yrsa.

Ce n'était pas si terrible que ça.

Pourtant elle sait qu'elle ne l'oubliera jamais.

Schwarz s'accroupit près du corps et se tourne vers Ivo Andrić : "Qu'est-ce que tu en dis, à première vue ? Un suicide ? On transmet à Hurtig ?"

Le légiste secoue la tête. "Je vous conseillerais d'attendre." Il lève les yeux vers les six étages de l'immeuble. "Mais bien sûr, la position du corps par rapport au bâtiment n'exclut pas un saut, ou d'ailleurs une chute d'un des étages supérieurs. Ses blessures également."

Schwarz regarde le bâtiment. "Est-ce que quelqu'un n'aurait pas dû voir ou entendre quelque chose, si elle est tombée ou a sauté de là-haut ?"

Ils avaient trouvé l'immeuble presque entièrement plongé dans le noir en arrivant sur les lieux. Mais à présent, au moins la moitié des fenêtres étaient allumées, et on y apercevait ici ou là des silhouettes. Les gyrophares avaient attiré l'attention des résidents et, peu après la mise en place des rubalises, les plus curieux, sortis observer la scène sur leurs balcons, avaient été priés de rentrer chez eux.

Le légiste Andrić hausse les épaules.

“Difficile de dire ce que les gens entendent et voient en pleine nuit. Personne n'est venu spontanément vous parler ?

— Non, dit Schwarz. Mais ce sera aussi bien d'aller tout de suite frapper aux portes, dès que les renforts seront là. Ils vont arriver d'une minute à l'autre.”

Yrsa se doute bien qu'elle va devoir se coller au porte-à-porte avec un autre bleu. Elle jette un dernier coup d'œil au corps.

Sa position a quelque chose de curieux.

Comme si la fille avait été couchée là, à la vue de tous, sur le dos.

Il est 2 h 05 quand l'autre véhicule de patrouille arrive. Tandis qu'ils vont à la rencontre des renforts, Schwarz lui pose la main sur l'épaule. “Tu as l'air un peu nerveuse, dit-il. Mais tu verras, ça ne va pas être pire que dans n'importe quel polar.

— Un polar ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu sais bien, tous les bons polars commencent avec un mort, et se finissent quand tout est résolu.

— Ce n'est peut-être pas un bon polar.”

Une affirmation idiote qui appelle une réponse idiote, songe-t-elle tandis qu'ils rejoignent le parking en silence.

“Venez voir.”

C'est Emilia, la basketteuse. Elle est à l'avant de la voiture de l'équipe technique, un ordinateur portable sur les genoux, le sachet contenant le téléphone Android à la main.

Un câble relie le téléphone à l'ordinateur.

“J'ai déverrouillé le portable, dit-elle. Il appartient selon toute vraisemblance à la victime. La fille s'appelle Tara et aime beaucoup les selfies. Son dernier SMS remonte à quatre heures.”

Jimmy Schwarz se penche en s'appuyant sur la portière ouverte.

“Adressé à qui ?”

Emilia réfléchit.

“Elle a enregistré le contact au nom « Olof ». Mais le numéro n’est pas accessible, en tout cas pas avec ce matériel. On dirait qu’ils avaient convenu d’un rendez-vous.

— Intéressant. Un bon départ.

— Autre chose, continue Emilia. Tara écrit à cet Olof... je cite : « Tu connais le Marionnettiste ? » Olof répond non. Vous avez une idée de ce que ça peut vouloir dire ?”

L’inspecteur Schwarz hausse les sourcils.

“Non. Absolument aucune. Mais je crois que je connais quelqu’un qui pourrait peut-être en avoir une.

— Ah bon ? Qui ?

— Kevin Jonsson, de la criminelle.”

TRENTE-SIX HEURES SANS SOMMEIL

Tanto

Au sommet de la colline Tantoberget, à Södermalm, est installée une position de DCA qui, pendant la Seconde Guerre mondiale, devait défendre les ponts d'Årsta et de Liljeholm contre des attaques ennemies. À un jet de pierre de l'ancienne pièce d'artillerie, des jardins ouvriers descendent en terrasses jusqu'au bord de l'eau. Le bruit d'une canonnade s'échappe d'un des cabanons.

Il est 2 h 30, Kevin Jonsson est couché sur le canapé, devant le film de guerre soviétique *Requiem pour un massacre*, sur l'écran de son ordinateur.

Les vivants envient les morts, pense-t-il.

La petite parcelle est essentiellement constituée d'un rocher plat et nu, la surface cultivable se limitant à une bande de terre fertile le long de la clôture. Le permis de construire sur cette parcelle, une des cent onze sur la pente sud de la colline, a été exploité au maximum : un chalet rouge aux coins blancs de quatorze mètres carrés, une véranda ouverte de six mètres carrés et une cabane à outils abritant également des toilettes sèches. Cette petite parcelle appartient à la famille depuis les années 1970, et Kevin habite le chalet depuis quatre ans. Illégalement en hiver, car c'est contraire au règlement, mais l'association qui gère les jardins ouvriers a cessé de s'en plaindre.

Depuis qu'ils savent qu'il est policier.

Il a grandi là. Là, il a vu les étés grimper sur la colline depuis les rives d'Årstaviken, là, assis avec son père sur la véranda, il a regardé la mise à l'eau des voiliers dans le port de plaisance.

La pièce unique du chalet comporte une table et deux chaises, un petit canapé et, au-dessus, une couchette. La plaque de cuisson et le réfrigérateur fonctionnent au gazole et un panneau solaire fournit l'électricité pour l'ordinateur et les lampes. Les murs sont couverts d'étagères pleines de livres et de DVD.

Quand il regarde un film, il a souvent un papier et un crayon sous la main, prêt à noter les erreurs de script ou les anachronismes, ce qu'on appelle des *goofs*.

Ce n'est pas juste pour s'amuser, c'est aussi pour exercer sa faculté d'observation, qui lui sert dans son travail. Mais sa feuille est toujours blanche sur la table quand les dernières scènes de *Requiem pour un massacre* défilent sur son ordinateur.

Le personnage principal, petit garçon au début du film, mais qui à présent ressemble à un petit vieux, pénètre dans la forêt de sapins et rejoint les partisans.

La forêt l'engloutit.

La nature l'emporte toujours. L'homme ne peut pas gagner.

Petit, Kevin traquait déjà les erreurs de logique. Il démystifiait les mondes imaginaires des autres enfants en signalant que les cow-boys ne tiraient pas à la mitrailleuse et ne portaient pas de pantalons achetés au supermarché du coin.

Il n'arrivait jamais à se taire en classe. Une affiche au mur représentait des Vikings. Il ne supportait pas l'image, qui véhiculait le mythe selon lequel ils portaient des casques à cornes. *Goof*. Sur la mappemonde, derrière l'estrade, le Groenland paraissait aussi vaste que l'Afrique, ce qui donnait une idée complètement erronée. *Goof*.

L'affirmation de ses enseignants, selon lesquels il souffrait du syndrome d'Asperger, d'un trouble de l'attention et de la concentration, ou de tous les autres noms qu'ils pouvaient lui donner, n'avait jamais été contredite et s'était transformée en vérité : c'était toujours Kevin Jonsson qui dérangeait et se faisait le plus gronder.

Puis il y a eu une jeune remplaçante, en CM2, différente des autres. Un jour, elle lui a demandé de rester après la classe.

Il s'attendait à une réprimande, mais elle a sorti une petite boîte, comme celles où on range les gommages. Elle lui a demandé

ce qu'il y avait dedans et il a répondu vingt-cinq gommages, comme indiqué sur l'étiquette. Sur quoi elle a souri et ouvert le couvercle.

Dedans, une petite perle rouge.

“Cette boîte, c'est ton visage vu de l'extérieur, lui a-t-elle dit. Le rôle que tu as reçu dans cette classe, auquel tout le monde croit, y compris tes professeurs et peut-être même toi aussi.” Elle a alors saisi la perle, l'a levée dans la lumière, avant de poursuivre : “*Mais ça, c'est toi. Ce que tu es vraiment.* Je vais poser cette boîte sur mon bureau, et la perle va y rester tout le trimestre. Chaque fois que ce sera pénible pour toi dans cette classe, tu pourras penser à ce que nous savons tous les deux, mais que tous les autres ignorent.”

Kevin n'a jamais dévoilé le secret de la perle dans la boîte. Et il s'est mieux senti à l'école.

À l'approche des vacances de Noël, alors que la remplaçante allait bientôt partir, c'était comme si les autres le traitaient différemment. L'écoutaient davantage. Peut-être parce qu'il parlait un peu moins. À son retour après les vacances, la boîte à la perle avait disparu.

Dans son ordinateur, il a un fichier Excel baptisé *GPM*, comme *Goofs Par Minute*, dans lequel, depuis des années, il a listé les films qui comportent le plus grand nombre d'erreurs toutes catégories confondues, des fautes de script aux anachronismes. De ce tableau, il ressort que l'apparence est souvent trompeuse. Ce ne sont pas vraiment les films de série B qui font la course en tête, mais des films à gros budget se targuant de vraisemblance. En première place *Les Oiseaux* de Hitchcock, suivi de près par *Apocalypse Now* qui, certes, contient de loin davantage de *goofs* mais est sauvé par sa durée.

Kevin cherche un nouveau film qui puisse faire toile de fond. Son choix s'arrête sur *Cœur de verre*, de Werner Herzog, et il regagne le canapé.

Il connaît le film par cœur, scène par scène.

Il s'enveloppe dans la couverture. Trente-six heures sans sommeil, c'est physiquement éprouvant, le monde paraît bancal. Mais son cerveau fonctionne encore à plein régime et il se demande pourquoi on parle de matière grise. Un cerveau

vivant est rose et rouge, très concrètement, ce n'est qu'après la mort qu'il devient gris.

Quand son cerveau tourne à fond, c'est avec des éclairs de sang rouge vif. Ses pensées s'affrontent dans sa tête comme une centrifugeuse : d'un côté son père et de l'autre son travail.

Papa policier. Papa immortel. Papa mort.

Il ne s'est pas même écoulé trois semaines, mais Kevin a déjà compris que le chagrin n'est pas quelque chose qu'on porte en soi et qu'on peut prendre à bras-le-corps. Ça marche à côté de vous, vit sa propre vie. On le voit du coin de l'œil et ça vous tape sur l'épaule dès qu'on croit l'avoir oublié.

C'est au-delà du réel. Dans le noir sous un lit ou dans l'ombre derrière une porte.

Le film se déroule devant lui. Comme le chagrin. Selon la légende, Herzog avait hypnotisé tous les acteurs, et le résultat ressemble à une dépression collective.

Parfois, l'absence de son père le fait tomber dans un état analogue.

Il a du mal à respirer. Peut-être qu'il pleure, peut-être qu'il fixe simplement droit devant lui. Réchauffe son repas, regarde la télé ou lit un livre. Sans se souvenir de ce qu'il a mangé, vu ou lu.

S'il imagine son père encore vivant, c'est plus supportable. D'habitude, il évoque un souvenir. Des émotions, des odeurs, une conversation, une situation, et pour l'heure, il songe aux mains de son père.

Son père disait que ses mains lui rappelaient d'où il venait. Une famille de pêcheurs du Norrland, mangeurs de hareng aigre aux rives du golfe de Botnie. Ses mains étaient gercées par l'eau salée, les écailles de poisson, les branchies et nageoires coupantes, leurs veinules éclataient par temps froid et sec. Quand ça saignait, il se léchait le bout des doigts en disant qu'il lapait le sang de ses ancêtres. Il prétendait que la puanteur du hareng aigre n'avait jamais quitté ses mains, ce qui naturellement n'était pas vrai. L'odeur de vinaigre et de sulfure d'hydrogène n'était que dans sa tête, mais si forte qu'elle en devenait réelle.

Kevin regarde ses mains. Elles portent l'angoisse d'avoir frappé un camarade au collège, la honte de s'être masturbé à quatorze ans sur des fantasmes interdits.

Et pire.

Bien pire. Le genre de chose qui vous ronge l'âme.

L'odeur étouffante d'un secret que lui seul et une autre personne partagent. Un oncle maternel qu'il va revoir demain, à l'enterrement de son père.

La raison pour laquelle il est devenu policier est contenue dans une odeur aigre et douceâtre qui rappelle le tabac à chiquer.

Qu'il ait été embauché à la criminelle aussitôt après ses études parce qu'il était un technicien doué auteur d'un important mémoire sur les méthodes de traque des pédophiles sur internet n'est qu'une vérité tronquée. Il ne serait jamais arrivé là sans ce qui s'était passé sous une tente, sur l'île de Grinda, quand il avait neuf ans.

Dix-huit ans plus tard, il fixe ses mains, la saleté collée à jamais, et son poing droit se serre, phalanges blanchies, avant de se rouvrir et de saisir le yoyo rouge posé sur la table.

Il commence à le faire tourner, monter et descendre quelques fois, puis il le laisse se dévider quelques centimètres au-dessus du sol dans la lueur du film.

Le ronron du yoyo l'aide à réfléchir.

Le souvenir rance et trouble d'un oncle sous une tente, sur une île de l'archipel de Stockholm, est remplacé par un souvenir plus clair et lumineux du même été.

C'était la fin août. Son père était plongé dans une complexe enquête pour meurtre et avait travaillé toute la semaine à Linköping.

Le jour de son retour avait semblé à Kevin le plus long de sa vie de neuf ans. Le soir venu, sa mère et lui avaient pris le métro jusqu'à la gare centrale. Ils étaient arrivés bien trop en avance et, quand le train avait fini par glisser le long du quai, il avait fébrilement cherché le visage de son père à travers les vitres. Enfin, il l'avait vu lui faire signe à la fenêtre du wagon-restaurant.

Kevin a couru à côté du train qui semblait ne jamais vouloir s'arrêter. Il a fallu une éternité pour que les roues grincent et s'immobilisent et que papa descende. Kevin s'est jeté dans ses bras. A enfoui son visage dans sa chemise qui sentait le cigarrillo et l'après-rasage. "Salut mon grand, a-t-il dit en serrant

fort Kevin dans ses bras, lui caressant les cheveux et l'embrasant sur le front. J'ai un cadeau pour toi." Il a sorti un petit paquet de sa poche tandis que maman arrivait pour l'accueillir.

Kevin a ouvert le paquet : son premier yoyo. Plus tard dans la soirée, papa lui a montré comment s'en servir et Kevin l'a gardé sur son oreiller pendant la nuit. Le lendemain, il a emporté le yoyo à l'école et, ce jour-là, il a été le centre d'attention de toute la cour de récréation.

Ça n'allait pas durer, songe Kevin, en refoulant aussitôt ces pensées. Il continue de faire tourner son yoyo. Se souvient nettement que son père lui avait expliqué qu'il était fait avec du bois du Småland et une ficelle de coton américain.

On sent les fibres de la ficelle quand elle s'enroule autour de son axe. Le chatouillement dans l'index, une vibration chaude qui lui évoque les champs de coton ensoleillés du Sud des États-Unis et au creux de sa paume le contact frais du bois suédois marqué par les âpres hivers des hauts plateaux du Småland.

Papa était un clone de Clint Eastwood, se dit-il, le même regard de pierre et le même visage anguleux que le bon dans *Le Bon, la Brute et le Truand*.

Le yoyo est tourné dans un unique morceau de bois. Son père lui aussi l'avait reçu à neuf ans.

Il lui a raconté l'histoire de l'Affreux. Un type qu'on appelait l'Épouvantail, payé par les paysans pour aller dans les champs avec ses vêtements en haillons faire peur aux oiseaux. On voyait bien qu'il inventait, mais ça ne faisait rien puisque ça rendait l'histoire d'autant plus palpitante.

L'Épouvantail travaillait tous les ans d'avril à septembre. Ils le laissaient habiter avec les cochons, voilà pourquoi il était si débraillé. Grand, barbe noire sale partant dans tous les sens. Il avait une verrue brune et plissée sur la joue, de celles qui ont l'air sur le point de dégringoler d'une seconde à l'autre, et tous les gamins avaient peur de lui.

À l'époque déjà, Kevin avait compris que son père ne faisait pas qu'inventer. Il y avait un grain de vérité parmi ses paroles. Quelque chose de noir.

Papa aurait voulu laver ce noir par le rire.

Il avait dit que les étés de la fin des années 1940 étaient toujours chauds, que le soleil brillait toujours et que l'eau de l'Ångermanälven se maintenait à une température constante de vingt-deux degrés. Il avait l'habitude de se baigner dans le fleuve, à un endroit où on pouvait sauter d'une liane : Kevin imagine le cours d'eau bouillonnant. Le tout en noir et blanc, comme les photos du vieil album de son père.

Un jour, son père s'était baigné plusieurs heures et, au moment de se sécher pour rentrer à la maison, il avait découvert l'Épouvantail assis sur la berge, à quelques mètres derrière l'arbre d'où pendait la liane.

“Le bonhomme m'a fait un sourire édenté, a dit papa. Il a montré ses gencives rouges et nues, puis s'est fourré une grosse boule de chique sous la lèvre. Il était assis là depuis mon arrivée et m'a dit qu'il voulait me faire un cadeau, parce que je plongeais si bien. Et il m'a tendu le yoyo. Il était rouge clair à l'époque. Pas tout pâle et écaillé.”

Kevin caresse le yoyo du bout des doigts. L'étudie attentivement, comme tant de fois auparavant.

Chaque rayure, chaque écaille de peinture a une histoire. Il le sent. Une odeur de bois un peu moisi, et autre chose. Peut-être la sueur du vagabond qui l'imprègne encore ?

“Et après, qu'est-ce qui s'est passé ?” a demandé Kevin. Son père avait l'air absent, comme s'il n'avait pas entendu.

“Il ne s'est rien passé de spécial, a-t-il fini par dire. J'ai pris le yoyo et je suis rentré à vélo à la maison. L'Épouvantail est mort de froid l'hiver suivant, on l'a retrouvé sous un pont. Ses cheveux avaient gelé dans le sol, il a fallu le détacher à la scie.”

Aujourd'hui, Kevin sait que l'Épouvantail s'appelait en fait Gustav Fogelberg. Un solitaire qui agressait sexuellement les petits garçons et a fait de la prison pour ça. Le yoyo rouge était une sorte d'appât, mais son père l'avait utilisé pour cacher une histoire d'agression. Le yoyo était devenu le mur porteur

du mensonge de sa vie, et il n'a jamais reconnu avoir été victime de quoi que ce soit.

Papa avait un vagabond, l'Affreux.

Et Kevin, lui, un oncle.

ÇA SUFFIT PEUT-ÊTRE, MAINTENANT
Bergshamra

La famille de la morte habite un appartement à deux pâtés de maisons de l'endroit où on l'a retrouvée.

Les parents font entrer l'inspecteur Schwarz dans la chambre de la fille.

En face du lit, une commode rococo avec un napperon en dentelles. Le couvre-lit et les oreillers sont dans un tissu fleuri des années 1970. Aux murs cohabitent des icônes peintes avec des photos pâlies du couple royal et une tapisserie portant la devise "IL NE FAUT PAS PLEURER CE QU'ON N'A PAS, MAIS SE RÉJOUIR DE CE QU'ON A".

La première impression de Schwarz, c'est que ça ne ressemble pas à une chambre d'ado ordinaire.

"La lettre est dans la table de nuit, dit la mère de la fille. Nous l'avons lue, mais remise exactement là où elle était..." Sa voix se brise et elle cache son visage dans ses mains.

La mère est encore jeune, devait être encore ado quand elle a eu sa fille, songe Schwarz en ravalant un soupir. Merde.

La mère de Tara reste sur le seuil de la chambre tandis qu'il s'approche de la table de nuit.

La lettre consiste en trois lignes manuscrites, que Schwarz lit deux fois. À travers la fine cloison derrière le lit, on entend des pleurs d'enfants et une voix d'homme par intermittence. C'est la jeune sœur de Tara consolée par son père.

*À papa, maman et la petite Chinar,
Pardonnez-moi, car j'ai péché. Je ne mérite plus de vivre.
Je vous aime. On se verra au ciel. J'ai l'intention de sauter.*

C'est une feuille A4 à lignes, signée du nom de la fille, et il remarque que des cœurs remplacent les deux *a* du nom Tara.

“Donc, vous pensiez que Tara dormait dans son lit quand nous avons appelé ?” demande Schwarz.

La mère essuie une larme sur sa joue.

“Oui.

— Avez-vous vu des signes qu'elle était déprimée ?

— Je ne sais pas.

— Voyait-elle un psy ?

— Un psy ? Comment ça ?”

La femme est sur le seuil de la porte, à trois mètres de lui, et Schwarz trouve ça un peu bizarre.

“Donc, non ?

— Non... Pourquoi en aurait-elle vu ?”

Il ne répond pas. Montre juste la lettre sur la table de nuit.

“Non, répète la femme après un silence gêné.

— Vous êtes sûre ?”

Elle hoche la tête.

“Tara avait-elle un petit ami ?”

Elle secoue la tête.

“Connaissait-elle quelqu'un là où on l'a trouvée ? Dans l'immeuble gris de six étages ?

— Non... Je ne crois pas. Pas que je sache.

— Connaissait-elle un certain Olof ?”

La question semble la prendre au dépourvu. “Qui est Olof ?

— Nous ne savons pas encore. Ils ont eu un contact par SMS il y a...” Schwarz regarde sa montre, presque 4 heures. “Il y a bientôt six heures, juste après 22 heures.

— Elle était à la maison, dit la mère. On regardait la télé, les infos.” Ses yeux deviennent à nouveau brillants et elle porte la main à la bouche.

“Et ensuite, elle est sortie ?”

La mère se mord la lèvre tandis qu'une larme coule sur sa joue pour s'arrêter au coin de sa lèvre. “Non, elle n'est pas sortie... Elle est allée se coucher.

— D'accord.”

L'inspecteur Jimmy Schwarz envisage de lui demander si elle sait à quoi Tara faisait allusion en interrogeant Olof au sujet du Marionnettiste, mais il s'abstient.

Ça attendra.

Il n'a pas grand-chose à se mettre sous la dent, et il faut d'abord qu'il appelle Kevin. Ou Lasse Mikkelsen, le chef de Kevin à la criminelle.

“Est-ce que Tara possède un ordinateur, un iPad, ou autre ?” demande-t-il alors.

La mère secoue à nouveau la tête. “Nous n'avons pas les moyens”, dit-elle tout bas avant de se tourner pour faire un signe de tête à quelqu'un dans l'entrée.

Le père de Tara entre dans la chambre, encore en pyjama. “Peut-être que ça suffit, maintenant, dit-il en regardant Schwarz, puis sa femme. Chinar a besoin de nous.

— Naturellement, dit Schwarz. Un prêtre va venir d'ici une demi-heure.”

L'homme hoche la tête. Il fait au moins vingt ans de plus que sa femme. Ou alors c'est déjà la marque du chagrin. Le creux sous ses yeux est bleu sombre dans la lumière blafarde de l'entrée.

Une fois dehors, Schwarz sort son téléphone et appelle Ivo Andrić.

“Salut, répond le légiste. J'allais t'appeler.

— Est-ce que je refile la fille à Hurtig ?” demande Schwarz.

Hurtig est commissaire adjoint et dirige une enquête sur des suicides en série survenus ces derniers temps. On en parle beaucoup à l'hôtel de police.

“Non, dit Andrić. Et ce pour deux raisons. La première était tout de suite visible sur place.”

Le légiste se tait et Schwarz attend une suite, en vain.

“Qu'est-ce qui était tout de suite visible sur place ?” demande-t-il en se rappelant qu'Andrić a la mauvaise habitude d'être un peu formaliste.

“Tous les jeunes sur lesquels Hurtig enquête écoutaient de la musique au moment où ils se sont suicidés, explique le légiste. De la musique sur cassette, avec un walkman. C'est un *modus operandi*, si on peut utiliser ce terme dans le cadre de suicides. Mais là, la mort de Tara ne colle pas.

— OK, très bien. On tire un trait là-dessus, c'est ça ?

— Oui, surtout au regard de la deuxième raison.”

Une autre mauvaise habitude d'Andrić est de toujours garder le meilleur pour la fin.

Il inspire à fond. “Si cette fille s'est suicidée, c'est pour d'autres raisons, dit-il alors. Elle vivait vraisemblablement sous forte pression. Les techniciens ont trouvé dans son téléphone des éléments qui le suggèrent.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu comprendras en les voyant”, finit-il, sibyllin.

LÀ-BAS, ON FAIT BRÛLER DES ENFANTS

Tanto

Un yoyo n'a ni commencement ni fin, disait son père. C'est comme une montre. Ça tourne, tourne. Comme le temps. Pas de commencement, pas de fin. Éternel.

Certaines choses sont héréditaires, pense Kevin en rembobinant le yoyo qu'il repose sur la table tandis que le film sur l'écran de l'ordinateur commence à le déranger. Quelque chose l'agace. Peut-être la belle musique. Tout lui paraît soudain sonner si faux qu'il l'éteint.

Il est maintenant 4 heures du matin, l'enterrement n'est plus que dans quelques heures. Un jour et demi sans sommeil : il s'étend sur le canapé et remonte la couverture.

La fatigue lui donne froid.

Par une fente entre les planches s'immiscent scarabées et fourmis. La moisissure a attaqué une partie de la véranda et la vermine infeste la cabane à outils. Papa aurait pris le problème à bras-le-corps, se dit-il. Je l'aurais sans doute déçu. Lui qui s'occupait de ce chalet comme de tout le reste. À fond, sans trêve. De tout, sauf de sa propre mort.

Le déclin de son père avait commencé l'été précédent. Il se plaignait d'avoir du mal à voir la route quand il conduisait. L'examen ophtalmologique ne montrait pourtant rien de plus qu'une dégradation infime de sa vue, et il s'est mis à avoir des problèmes d'équilibre. Il disait que c'était comme être obligé de danser le jerk.

Kevin entend un sifflement ténu. C'est le vent qui remonte de la baie, serpente le long de la colline et pénètre dans le chalet par les fentes des parois et du plancher. Un froid humide

qui perce jusque sous la couverture. Il frissonne en se souvenant de ce qui est arrivé ensuite.

L'aphasie. Au petit-déjeuner, son père pouvait demander le "clapet du carburateur" quand il voulait le pack de lait. Ses idées étaient très claires, c'était juste tout à fait autre chose qui lui sortait de la bouche, et il fallait trouver la bonne traduction. Savait-on que "casque" équivalait à télévision et "préparatifs" signifiait informations, on comprenait très bien ce qu'il voulait dire quand il demandait à "voir les préparatifs sur le casque".

Puis sont venus les fièvres et les tremblements.

Les parents de Kevin, qui avaient toujours partagé le même lit, ont été forcés de faire chambre à part à cause des convulsions de son père. Son langage s'est de plus en plus transformé en charabia et, à la fin, les mots ne voulaient plus rien dire pour lui. L'hiver dernier, on l'a retrouvé en robe de chambre sur les marches du perron en train de manger un paquet de beurre à la petite cuillère.

Pendant la maladie de son père, l'état de sa mère s'est lui aussi dégradé. Comme par contagion. Des mois de conversations et d'actes surréalistes, combinés à des problèmes d'audition, l'ont détournée de la réalité et ont altéré sa personnalité.

À peu près au même moment où son père était placé dans un établissement de soins à Kallhäll, la mère de Kevin avait obtenu une place dans un foyer pour personnes séniles à Farsta. Après avoir partagé le même lit pendant cinquante ans, quarante kilomètres séparaient désormais leurs chambres. L'aide aux personnes âgées fonctionne parfois ainsi, quand on n'a pas de chance.

Son père est mort pendant son sommeil, dans son lit. Le personnel de l'établissement l'a découvert dès les premières heures, mais n'a appelé que dans la matinée. "Ça s'est passé en pleine nuit, et notre politique est de ne pas déranger les proches inutilement", a dit la jeune infirmière quand Kevin lui a demandé pourquoi ils n'avaient pas été prévenus tout de suite.

Ne pas déranger inutilement ?

Comment la mort peut-elle à ce point devenir banale pour que tout un corps de métier la réduise à un événement dérangeant ?

Kevin ferme les yeux, sa tête lui tourne. Il voit un enterrement au cimetière Skogskyrkogården, et plein de gens qu'il ne veut pas rencontrer.

Tous sauf un.

Parmi les petits vieux et les petites vieilles plus ou moins grisonnants, il voit Vera avec ses cheveux teints en rouge. L'ancienne collègue de son père à la police, la seule qui pourra le consoler. Même sa mère n'aurait pas pu, mais de toute façon elle ne serait pas là, trop malade pour venir.

Son frère aîné doit venir lui aussi, à vérifier. Il vit à l'étranger, c'est un idiot, Kevin ne sait pas bien ce qu'il fait en ce moment dans la vie.

Vera va demander à Kevin comment va le boulot. Si ça se passe mieux depuis qu'il a eu ce nouveau poste, et il lui dira que ça va beaucoup mieux, mais qu'en même temps c'est pire, car désormais il voit la merde de plus près.

Au moment de sa nouvelle affectation, on l'a envoyé en voyage d'études à New Delhi. Les chefs de la direction nationale de la police trouvaient que c'était une bonne idée de l'envoyer immédiatement au charbon, lui donner une idée de ce dont il s'agissait vraiment. Deux semaines durant, il avait vécu l'enfer de GB Road et vu des choses dont il ne pouvait parler à personne.

Des choses qui avaient agi sur sa santé mentale.

Qui lui provoquaient chaque nuit des cauchemars.

La direction de la police l'avait poussé à consulter un psychologue. Mais dès la première consultation, ce dernier avait déclaré forfait. Et Kevin s'était soigné lui-même avec de l'alcool et, par périodes, de la marijuana.

Aucun des deux ne l'avait aidé.

Si on est allé voir les bordels de GB Road, on n'a qu'à s'en prendre à soi-même.

GB Road est le plus près qu'on puisse approcher de la géhenne. Là-bas, on fait littéralement marcher des enfants dans le feu.

Oui, là-bas, on fait brûler des enfants.

Kevin a vu des photos de bébés dont le nombril n'est même pas encore cicatrisé.

À Vera, il dira qu'il recherche deux jeunes filles pour les interroger dans une affaire de *grooming* et de pédopornographie. S'ils retrouvent ces filles, il y a une chance de pouvoir mettre quelqu'un en examen pour abus sexuel sur mineur.

Il a une dizaine de photos dans son ordinateur professionnel, dans son sac au pied du canapé, avec un mémo du chef de la criminelle.

Il ouvre les yeux – impossible de dormir de toute façon – et tend la main vers son sac.

Ce sont des gros plans de leurs visages, deux filles de quinze, seize ans. L'une est noire, a un visage fin avec de longs cheveux raides argentés, vraisemblablement une perruque, tandis que l'autre est blonde et un peu plus ronde. Les photos sont des agrandissements, des détails tirés d'un film pornographique, mais elles ne montrent pas de corps, juste des portraits des filles.

Il saisit le mémo, un résumé de l'enquête qui, en gros, vise à retrouver les jeunes filles, mais dont il ressort qu'il n'y a pour le moment aucune piste, à part que dans les films elles se font appeler respectivement Nova Horny et Blackie Lawless.

IL ESPÈRE
QU'ELLE EST HEUREUSE AUJOURD'HUI
Mélancolie grise

Sven-Olof Pontén eut un sommeil inquiet la nuit de la mort de Tara. Il fit de mauvais rêves sur son enfance au Jämtland : les souvenirs d'habitude agréables de Vitvattnet, où il avait grandi, étaient distordus par le sommeil en images d'épouvante. Sa première chasse – il avait cinq ans et on l'avait laissé accompagner son père et les autres types partis tirer l'élan – était aux heures diurnes un souvenir lumineux qui sentait la forêt de sapins et le chocolat chaud. Mais dans ses rêves, il voyait les entrailles fumantes de la bête éventrée se répandre dans l'air glacé d'automne sur les buissons de myrtilles. Et ses yeux morts qui le fixaient.

Sven-Olof se réveilla tôt et sa femme dormait encore profondément quand il enfila son peignoir et alla à la cuisine se faire cuire un œuf.

Il pensa à Alice. La maison était vide sans elle.

Qu'est-ce qui avait mal tourné ? Il avait pourtant fait tout ce qu'il pouvait.

C'était cette maudite sexualité.

La force originelle. Sa fille l'avait héritée de lui, mais elle avait explosé chez Alice encore plus tôt que chez lui.

Sven-Olof Pontén préfère ses œufs à la coque. Trois minutes dans l'eau frémissante, puis il le pèle délicatement au-dessus de l'évier, le rince à l'eau froide et s'assoit à la table de la cuisine.

Elle s'appelait Saga, elle était en cinquième. Lui en quatrième. Ils avaient beau tous deux venir de familles chrétiennes,

ils étaient acceptés dans la bande des durs de l'école, même s'ils étaient tout en bas de la hiérarchie. Au moins, ils ne faisaient pas partie des arriérés. Des exclus. Des autres.

Il balaie quelques miettes invisibles sur la table, place le verre d'eau sur sa gauche, le coquetier au milieu et le pot de fleur de sel sur la droite, avant d'en prendre une pincée entre le pouce et l'index qu'il saupoudre sur son œuf.

Quelqu'un lui avait demandé de qui il était amoureux et, comme il n'avait pas assez confiance en lui pour oser rêver aux filles les plus populaires, il avait répondu Saga. Par la suite, il avait appris qu'elle l'avait elle-même désigné et compris que c'était pour la même raison : inutile de viser trop haut.

La première bouchée de l'œuf ne contient que du blanc. Ça laisse un vague arrière-goût de poisson, qu'il rince d'une gorgée d'eau.

Ils s'étaient rencontrés à une fête. D'abord un peu hésitants, pour finir par partager gloss à lèvres, salive et caresses de parties de leurs corps qui, pour eux deux, étaient encore des terres vierges.

Il l'avait appelée quelques jours plus tard pour balbutier une proposition de sortie au cinéma, si elle se souvenait de lui. Elle s'était tue, puis avait éclaté de rire en lui expliquant que c'était sans doute à sa petite sœur Saga qu'il voulait parler.

Sven-Olof sourit à ce souvenir. Le jaune d'œuf a meilleur goût que le blanc. Une saveur qui rappelle le beurre.

Il avait choisi le film : *Le facteur sonne toujours deux fois*, avec Jessica Lange et Jack Nicholson. La première séquence est une longue scène de sexe, en sueur, sur une table de cuisine. Ils étaient comme pétrifiés, il était mort de honte. Juste au moment du générique de fin, il avait bâillé, s'était étiré et comme par hasard avait posé le bras sur ses épaules. Mais il était bien temps. La lumière était revenue, le charme était rompu, et il avait bien serré sa parka pour dissimuler son érection naissante.

Ils étaient rentrés en bus et, à cause d'une série de malentendus, en étaient restés là.

Sven-Olof Pontén s'essuie la bouche avec une serviette. Y laisse une traînée de jaune d'œuf avant de la replier.

Il pense à Saga.